La conversation dans l'Esprit pour discerner ensemble

Avec le Synode sur la synodalité des années 2023 et 2024, le pape François a engagé l'Église entière dans une pratique de la conversation à l'écoute de l'Esprit saint. Loin d'être une simple technique de prise de décision ou de gouvernement, elle se révèle être un appel à la conversion personnelle et communautaire orienté vers la mission.

Christus N°292 - Octobre 2026
Nathalie BECQUART



Plan de l'article

- D'où vient cette méthode ?
- Des racines bibliques et théologiques jusqu'au Synode
- Limites et résistances
- Fruits et enjeux pour l'avenir de l'Église

Depuis l'ouverture du Synode sur la synodalité, en octobre 2021, une expression est devenue familière à des millions de catholiques partout dans le monde : la « conversation dans l'Esprit ». Choisie par le pape François comme mode de travail des assemblées synodales de 2023 et 2024, cette pratique n'est pourtant pas une invention de circonstance. Elle puise à des sources anciennes et diverses, avant d'être remise en lumière par la démarche synodale dont elle est le premier et plus grand fruit.

Elle n'a pas été inventée pour le Synode, mais identifiée par la commission pour la méthodologie du Synode 2021-2024 qui s'est mise à l'écoute des bonnes pratiques déjà expérimentées sur le terrain pour des démarches synodales. Elle fut ainsi proposée dès le *vademecum* de 2021, pour la phase de consultation locale, puis affinée au fil du processus. Le document de travail pour l'étape continentale, en 2022, en parlait encore comme d'une « conversation spirituelle », soulignant qu'elle avait permis à beaucoup de « jeter un regard honnête sur la réalité de la vie de l'Église et d'appeler les lumières et les ombres par leur nom ». Le premier *instrumentum laboris* de 2023 lui consacre une section entière, notant qu'à travers tous les continents s'est manifestée la reconnaissance de sa fécondité, décrite dans les documents finaux des assemblées continentales comme un véritable « moment de Pentecôte ». Elle est devenue le mode de travail effectif des deux assemblées synodales de Rome, en octobre 2023 et 2024.

D'où vient cette méthode ?

Trois sources peuvent être distinguées. D'abord, des expériences ecclésiales récentes : le Conseil plénier d'Australie (2018-2022) en a fait un usage précurseur ; la vie religieuse, de son côté, pratique de longue date le discernement en commun, notamment à travers la tradition ignatienne qui, au Canada et aux États-Unis, a structuré l'approche du discernement en commun et de la conversation spirituelle. Cette dernière qui s'est notamment traduite en Europe par la proposition de l'Esdac (Exercices spirituels pour un discernement apostolique en commun) : un parcours ignatien pour groupes ou organismes, orientée vers un discernement communautaire à finalité apostolique.

Mais, au fil du Synode, nous avons aussi pris conscience que cette manière de faire autour des tables rondes pour écouter attentivement la voix de chacun et rechercher ce qui fait consensus est très proche des pratiques ancestrales issues de la sagesse humaine pratiquées encore par les populations indigènes partout dans le monde : les *circle talks* ou « cercles de parole » de certains peuples autochtones, comme les premières nations en Amérique du Nord ; ou l'arbre à palabre africain, où la communauté délibère ensemble des affaires qui engagent son avenir. Ces pratiques montrent que la conversation en vue d'une décision commune répond à un besoin anthropologique profond, présent dans des cultures très différentes, bien avant toute élaboration théologique chrétienne.

Enfin, des méthodes contemporaines issues du monde des organisations ont redécouvert ce type d'approche qui prend en compte la personne dans sa dimension intégrale : la « conversation générative », théorisée dans la « Théorie U » d'Otto Sharmer, se définit comme un dialogue construit autour d'un thème qu'un groupe choisit d'explorer ensemble, afin de comprendre le sujet et d'approfondir les liens de la communauté, « l'art d'écouter en groupe ». Cette convergence n'est pas fortuite : elle témoigne d'une anthropologie relationnelle, où l'être humain, fondamentalement relationnel, se construit dans la réciprocité, la vulnérabilité assumée et l'interdépendance.

Des racines bibliques et théologiques jusqu'au Synode

Les racines spirituelles de la méthode sont très anciennes. Le récit paradigmatique en est la rencontre du Ressuscité avec les disciples d'Emmaüs (Lc 24, 13-35) : une conversation née du partage d'une même route, nourrie par l'écoute mutuelle et l'ouverture des Écritures, le repas ensemble qui débouche sur la reconnaissance du Seigneur « à la fraction du pain ». Comme le note le premier *instrumentum laboris* de 2023, cette expérience « bâtit la communion et engendre un dynamisme missionnaire » : les deux disciples reviennent vers la communauté pour annoncer que le Seigneur est ressuscité.

Dès les premiers temps de l'Église, devant des décisions majeures ou des controverses sur l'interprétation de la foi, la communauté chrétienne a pratiqué le discernement en commun : le remplacement de Judas (Ac 1, 15-26), le concile de Jérusalem statuant sur l'admission des païens (Ac 15) puis les grands conciles œcuméniques des premiers siècles attestent d'une tradition de discernement partagé qui traverse toute l'histoire de l'Église.

Cette pratique trouve son fondement le plus profond dans la théologie trinitaire et dans une conception dialogique de la Révélation. La constitution dogmatique *Dei Verbum* de Vatican II (1965) rappelle que « le Dieu invisible s'adresse aux hommes en son surabondant amour comme à des amis, il s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie » (n° 2). Dieu ne se révèle pas par décret, mais par conversation. Il veut entrer en relation avec l'humanité pour établir une relation d'amitié avec chacun. Paul VI, dans l'encyclique *Ecclesiam suam* (1964), en tire une conséquence ecclésiologique décisive : « L'Église doit entrer en dialogue avec le monde dans lequel elle vit. L'Église se fait parole ; l'Église se fait message ; l'Église se fait conversation » (n° 67). La conversation n'est donc pas un simple outil de gouvernance : elle est une manière d'être Église qui reflète la vie même de Dieu.

Le pape François lui a donné une place non pas nouvelle mais centrale. Dès l'ouverture du Synode sur la synodalité, le 9 octobre 2021, le pape posait le principe fondateur : « Le Synode n'est pas un parlement, le Synode n'est pas une enquête d'opinions ; le Synode est un moment ecclésial et le

protagoniste du Synode est l'Esprit saint. S'il n'y a pas d'Esprit, il n'y aura pas de Synode. » Cette affirmation, répétée tout au long du processus, constitue la clé théologique de toute la démarche : non pas compter des voix ou négocier des compromis, mais se mettre collectivement à l'écoute de ce que l'Esprit dit aux Églises. Le pape a tenu à souligner que cette méthode n'est pas une simple technique : elle est une expérience spirituelle à part entière. Dans la préface qu'il a donnée à un ouvrage consacré au sujet, il rappelait que « la méthode synodale est une expérience spirituelle, dans laquelle la parole et l'écoute visent à faire de l'Esprit saint le véritable protagoniste ». Cette insistance constante en a fait, sous son pontificat, le signe distinctif d'une Église qui apprend à se comprendre comme fondamentalement synodale : une Église où « chacun a quelque chose à apprendre », où le peuple fidèle, le collège épiscopal et l'évêque de Rome s'écoutent mutuellement, tous à l'écoute de l'Esprit saint.

Limites et résistances

La conversation dans l'Esprit, féconde en principe, rencontre naturellement de réelles résistances qu'il serait naïf d'ignorer. J'en nomme simplement deux :

• **La première est intérieure.** Elle tient à la difficulté de sortir d'une culture du débat d'idées, de l'argumentation et de la persuasion pour entrer dans une culture du « nous », qui suppose de renoncer, à vouloir imposer à tout prix son point de vue en acceptant de se laisser décentrer et transformer par l'écoute des autres. Cela demande une liberté intérieure, un détachement, que la spiritualité ignatienne, dont la méthode est largement tributaire, nomme précisément ainsi. Beaucoup, formés à d'autres modes de délibération, éprouvent d'abord une frustration devant une méthode qui interdit la réplique immédiate et le débat contradictoire.

• **La deuxième est** structurelle. Le manque de facilitateurs formés. Une conversation mal accompagnée – sans un tiers neutre, formé au discernement en commun – risque de se réduire à une discussion de groupe classique, avec ses dynamiques de pouvoir habituelles, où les plus assurés parlent davantage et les plus timides se taisent. Former des facilitateurs de qualité, capables de tenir le cadre sans l'imposer, apparaît ainsi presque aussi important que la méthode elle-même.

Il serait excessif – et le pape ne l'a jamais prétendu – de faire de la conversation dans l'Esprit une méthode universelle, valable pour toute décision ecclésiale mais force est de reconnaître sa grande fécondité comme le nomme le document final du Synode, au numéro 451.

Aucune méthode, si spirituelle soit-elle, ne garantit mécaniquement l'action de l'Esprit ; elle crée seulement les conditions d'une plus grande disponibilité à l'accueillir. Elle peut échouer, rester à la surface, être détournée par des dynamiques de groupe non maîtrisées, ou ne pas suffire à trancher une question qui exige d'autres compétences (juridiques, doctrinales et pastorales) que la seule écoute mutuelle. Enfin, certaines questions relèvent du dépôt de la foi et ne sont pas matière à discernement collectif, au sens où on l'entendrait pour une orientation pastorale : la conversation dans l'Esprit est un chemin de discernement pratique, non une méthode de définition doctrinale.

Fruits et enjeux pour l'avenir de l'Église

Malgré – ou grâce à – ces limites assumées, les fruits recueillis à travers le monde sont nombreux et convergents. Cette méthode qui fonctionne dans toutes les cultures ne cesse de se déployer partout dans le monde, dans les diocèses et paroisses, communautés religieuses, mouvements de laïcs, écoles et universités, structures caritatives… Quand les personnes l'expérimentent dans de bonnes conditions et la testent avec profit, elles l'adoptent et cela transforme les manières de se rencontrer, de travailler ensemble, de discerner en vue d'une prise de décisions.

Parmi les fruits évoqués le plus souvent : la possibilité d'être vraiment écouté et d'entendre la voix de chacun ainsi que l'inclusion, la confiance en la présence de Dieu dans le groupe et en chacun de ses

membres ; la justice, chaque participant bénéficiant des mêmes conditions et du même temps de parole ; la communion, l'objectif n'étant pas de faire prévaloir son point de vue mais d'écouter ensemble ce que l'Esprit dit ; la réconciliation, le fait de parler d'expériences vécues plutôt que d'idées permettant de dépasser les clivages pour se rejoindre plus profondément. Ces fruits dessinent en creux les deux grands enjeux que cette pratique met en lumière pour l'avenir de l'Église : devenir une Église apprenante, où chacun (fidèles, collège épiscopal, évêque de Rome) a quelque chose à apprendre de l'autre, tous à l'écoute de l'Esprit ; devenir une Église plus relationnelle, moins bureaucratique, plus proche des personnes – cette Église-famille que les jeunes réunis en Synode réclamaient déjà en 2018.

C'est peut-être là le sens le plus profond de cette méthode : non un simple procédé de délibération, mais un chemin de conversion. Faire l'expérience de la conversation dans l'Esprit, c'est accepter d'être changé par ce que l'on entend en s'ouvrant au travail de l'Esprit en soi et dans la communauté. C'est accepter de chercher ensemble des réponses que personne n'a tout seul car proclamer l'Évangile dans un monde de plus en plus complexe, incertain et changeant, sécularisé et pluriel ne va pas de soi. C'est pourquoi nous avons de plus en plus besoin d'avancer sur les chemins du discernement en commun en renforçant la participation de tous dans un esprit de coresponsabilité, comme l'a particulièrement souligné le pape Léon XIV dans son encyclique *Magnifica humanitas* (2026). Et c'est bien là pour la mission dans le monde d'aujourd'hui que se joue sa véritable fécondité synodale.

Dans sa forme la plus répandue, la conversation dans l'Esprit se déploie en trois temps, précédés d'une préparation personnelle et rythmés par le silence et la prière.

La préparation personnelle consiste, en s'en remettant au Père, en conversant en prière avec le Seigneur Jésus et en s'ouvrant à l'Esprit saint, à discerner ce que l'on souhaite apporter au groupe sur la question posée : non un exposé d'idées, mais ce qui, au terme de la prière, a eu le plus d'impact, ce qui semble le plus essentiel.

Le premier tour est celui de l'écoute inconditionnelle : chacun partage à tour de rôle le fruit de sa prière, sans être interrompu – seules des questions de clarification sont admises. Ce moment demande une parole intentionnelle (le « je ») : être concis, aller à l'essentiel, offrir non un résumé mais une véritable synthèse de ce qui s'est passé en soi en partant de l'expérience personnelle et non d'un discours théorique.

Vient ensuite un temps de silence entre les tours, souvent négligé mais décisif : qu'ai-je entendu, au-delà des mots ? Qu'est-ce qui m'a le plus touché (paix, joie, confiance) ? Y a-t-il quelque chose qui m'a attristé ? Des choses se sont-elles clarifiées ? Ce temps permet l'écoute active (le « tu ») : accueillir ce qui se meut en soi avant de reprendre la parole.

Le deuxième tour permet à chacun de partager ce qui a le plus résonné en lui, ou au contraire suscité une résistance intérieure. On a repris ici la question emblématique d'Emmaüs : « Quand j'écoutais, mon cœur n'était-il pas brûlant en moi ? » (Lc 24, 32). Ce n'est ni un débat, ni une confrontation d'arguments : le but n'est pas de faire prévaloir son point de vue, mais de discerner ensemble ce que l'Esprit dit à travers la parole de chacun.

Le troisième tour est celui de la construction commune (le « nous ») : le groupe cherche les points de convergence, les désaccords persistants, les questions nouvelles, les intuitions et fruits qui émergent du partage en se demandant : « À quels pas l'Esprit nous appelle-t-il ensemble ? » Chacun doit pouvoir se sentir représenté dans la « synthèse » qui collecte les fruits du travail collectif. La démarche s'achève par une prière d'action de grâce.

La véritable clé pour bien vivre la méthode est la présence d'un facilitateur ou facilitatrice qui ne prend pas part au partage mais se met au service de ce discernement en guidant le processus, ce qui lui demande d'être profondément ancré dans l'écoute de l'Esprit saint à travers l'écoute des personnes et de ce qui se joue dans le groupe.